

# Continuité et ruptures en histoire

SIMON LAFLAMME  
Université d'Ottawa

## SUMMARY

These are a few remarks on the debated question whether history is basically made up of continuity or discontinuities.

L'histoire dans la philosophie contemporaine, principalement en France, est un des thèmes auxquels on manifeste le plus d'intérêt: une large part des discussions porte directement sur le sujet, plusieurs autres sont liées à lui. Surgissent alors des controverses. Quand le débat semble atteindre son point le plus épineux – et c'est peut-être le niveau où il est le moins sérieux –, sont partagés en deux clans ceux pour qui l'histoire est continuité (pour eux-mêmes, les réalistes; pour les autres, les humanistes) et ceux pour qui elle est discontinuités (pour eux-mêmes, les scientifiques; pour les autres, les cyniques). Mais ce conflit, beaucoup plus stérile que fécond, renferme, dans les cercles convenables d'où il provient, une fois vidé de sa politocailleterie, un consensus profond sur la grande découverte de notre siècle.

Soulignons d'abord qu'il est bien vu, dans le monde universitaire, de dresser l'histoire contre la structure, plus spécifiquement, de liquer un savoir humaniste, dont Jean-Paul Sartre et Cornelius Castoriadis seraient les plus dignes représentants, contre un autre, structuraliste, supporté par Michel Foucault<sup>1</sup>. De fait, pour plusieurs,

<sup>1</sup> Nous sommes très conscient de ce que l'épithète «structuraliste» ne soit revendiquée par personne, sinon par Claude Lévi-Strauss; nous ne faisons que reprendre, ici, le vocabulaire de l'université. Il faut dire, aussi, que Foucault n'a jamais su quoi faire de cette appellation. Par ailleurs, si nous n'incluons pas Louis Althusser, c'est, premièrement, parce qu'il est versé beaucoup plus en épistémologie qu'en histoire,

l'écart entre chacun de ces trois personnages est si grand que nous nous retrouvons dans la nécessité de les isoler. Or, pour le monde universitaire, il y a du bon en chacun d'eux. Le bon, par contre, descend de théories incommensurables. Aussi, le savoir des sciences sociales est-il en crise.

Mais quels sont, au fond, les termes réels de la problématique? Foucault nous dit que l'histoire des idées révèle des ruptures; nous sommes bien obligés de le constater. Castoriadis, lui, nous affirme que l'homme n'est pas aussi déterminé que la « pensée héritée » veut bien l'entendre; l'histoire est marquée de l'imaginaire d'une façon telle qu'elle peut être n'importe quoi. Sartre, enfin, nous parle de l'absolue liberté de l'homme du point de vue ontologique et de l'impossibilité d'une nature humaine<sup>2</sup>.

Le point commun saute aux yeux. Chacun veut faire sa place à la différence, c'est-à-dire que Foucault, Castoriadis et Sartre s'unissent pour soutenir qu'il y a des spécificités historiques. En tout cas, et Sartre, et Foucault, et Castoriadis sont en mesure de comprendre et d'affirmer, sur le plan philosophique, la diversité des moments historiques et l'écart entre chacun d'eux. Personne, donc, n'acceptera de parler de l'histoire comme d'un continu uniforme, comme d'un mouvement *a priori* destiné et c'est là la grande vérité de notre époque.

Cela posé, il faut nous demander d'où vient que ces théoriciens sont détachés. La réponse est simple. Cela tient au terrain d'analyse. D'un côté on s'occupe de l'histoire des idées, de l'autre on se penche sur celui au travers duquel les idées sont produites, sans lequel, concrètement, il n'y a pas d'idées. Puisque, chez l'analyste futé, l'objet fait naître des techniques de recherche et d'exposition particulières, les objets étant différents, il en découle des incompatibilités. Foucault dégage les jeux entre les idées pour construire des réseaux et il a une méthode appropriée. Castoriadis et Sartre s'interrogent sur

deuxièmement, parce que son projet de déshégélianisation du marxisme est trop spécialisé. Nous pensons, cependant, que ses thèses, ainsi que celles d'Étienne Balibar, pour l'essentiel, ne s'opposent pas, question histoire, à celles de Foucault.

<sup>2</sup> Et cela vaut même pour le Sartre de la *Critique de la raison dialectique* pour lequel, tout compte fait, l'idée de totalisation universelle de l'histoire – de l'unicité de l'histoire humaine – n'est que malheureuse. Elle est d'un idéal occidental bourgeois; elle est aussi en contradiction avec toutes les thèses de l'existentialisme et de l'existentialisme marxiste – et je ne veux pas dire par là qu'elle remet implicitement en question toute la pertinence du concept de totalisation.

l'histoire de l'homme ou, plutôt, sur le mouvement de l'histoire humaine et la méthode foucauldienne ne peut pas être d'un grand secours. Qu'on reconnaisse que chacun travaille chez-lui et qu'on s'abaisse à s'instruire de la connaissance de l'autre et le fameux conflit structure-histoire s'envole en fumée. En quoi historiographie des idées s'oppose à histoire humaine?

Tous s'entendent pour admettre des spécificités historiques. Bon. Mais Castoriadis sera bien malvenu pour dire à Foucault que les idées ne sont pas interreliées et n'agissent pas sur la conscience de l'individu quand, malgré lui peut-être, il ne peut sortir d'une dialectique de l'être et du connaître; certes il refuse, et à bon droit, que la conscience soit absolument déterminée, mais son imaginaire ne prend un sens que dans la mesure où il y a un va-et-vient entre l'être et le connaître. Foucault, de même, déblatèrera bien en vain contre l'imaginaire de Castoriadis: comment pourra-t-il prétendre que tout homme est à ce point conditionné par la structure discursive éprouvée qu'il n'en est qu'une réplique; il aura peine à rendre compte de la variété des personnalités, du changement, peut-être. Et qui, enfin, osera prétendre contre Sartre que l'histoire des idées n'est pas l'histoire des idées produites par des hommes en situation (c'est-à-dire subissant en retour les idées). Certes, il n'y a pas de nature humaine, on n'en parle plus que dans les milieux nostalgiques. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'hommes. Cela veut dire que l'homme peut être n'importe quoi, c'est ce qui lui ouvre une histoire toujours neuve, et que, s'il n'est pas n'importe quoi, c'est qu'il subit cette même histoire.

Alors! l'histoire est-elle continuité ou ruptures?

Continuité de quoi? rupture entre quoi et quoi? Voilà les questions qu'il faut poser. Mais si on insiste, nous dirons d'abord qu'il n'y a pas d'histoire de l'humanité; il y a des histoires d'hommes. Et puis ces histoires sont ruptures et continuités à la fois. Si on parle de l'histoire de l'Occident, il est évident, maintenant, qu'elle est hachurée, mais il n'en demeure pas moins que l'homme-moderne entretient des liens avec son passé. Ce sont peut-être ces liens qu'il faut maintenant s'appliquer à dégager dans l'explication des mouvements historiques. Mais il n'y a pas à nier ni l'un, ni l'autre des concepts avec lesquels nous interprétons maintenant l'histoire: ni rupture, ni continuité; de même, il n'y a pas à rêver d'une synthèse enveloppante, il faut tout simplement nous résoudre à vivre avec les réalités qu'ils découvrent.

## RÉFÉRENCES

CORNÉLIUS, Castorianis

1975 *L'Institution imaginaire de la société*. Paris: Seuil.

FOUCAULT, Michel

1969 *L'archéologie du savoir*. Paris: Gallimard.

1972 *Histoire de la folie* (À l'âge classique). Paris: Gallimard.

1966 *Les mots et les choses* (Une archéologie des sciences humaines). Paris: Gallimard.

SARTRE, Jean-Paul

1943 *L'Être et le néant* (Essai d'ontologie phénoménologique). Paris: Gallimard.

1960 *Critique de la raison dialectique* (Précédé de *Question de méthode*). Paris: Gallimard.